

L'ÉCRAN SONORE

La crise du scénario

Depuis longtemps les véritables amis de l'écran sonore prévoient et annoncent une crise du scénario. Cette crise est actuellement complète.

Il nous arrive quelquefois de l'étranger et, en particulier, de l'Allemagne où ces questions sont étudiées avec plus de sagacité, de méthode et de clairvoyance que partout ailleurs, quelques indications intéressantes et originales. Mais nous n'en tenons aucun compte.

L'Allemagne, suivant en cela l'exemple de la Russie, commence à orienter sa production vers un idéal social déterminé et vers des sujets présentant au point de vue de l'instruction et de l'éducation morale de la foule un intérêt pratique immédiat.

C'est ainsi qu'en ce moment, la question de l'éducation sexuelle qui préoccupe tous les moralistes éclairés, a trouvé dans l'écran une véritable tribune pédagogique. Des films comme *Les jeunes Filles en uniforme*, *Trois Pages d'un Journal*, et *C'est le printemps* ont abordé très franchement et très courageusement ces problèmes dont on ne saurait nier l'importance.

Le cinéma remplit ici sa véritable mission et nul ne saurait contester l'efficacité d'une politique intellectuelle de ce genre.

Or, c'est précisément cette politique intellectuelle qui nous fait défaut. Pour nous, le « ciné » continue à être un divertissement populaire et rien de plus.

Les auteurs, les metteurs en scène, les éditeurs se préoccupent uniquement de la recette immédiate qui leur paraît conditionnée par la loi du plus grand nombre. Nous avons connu dans l'industrie du disque une erreur de conception du même genre et il est inutile de développer pour les lecteurs de notre revue les arguments qui condamnent cette doctrine dangereuse.

Actuellement, le cinéma sonore partagé entre deux clientèles qui n'ont ni le même idéal, ni la même culture, arrive trop souvent à décevoir l'une et l'autre. Il ne donne plus aux véritables amateurs de cinégraphie la qualité d'images et les rythmes visuels raffinés auxquels les avait habitués la pellicule silencieuse. Et, d'autre part, il n'arrive pas à offrir à la foule qui ne cherche dans les salles obscures qu'une forme nouvelle du théâtre à bon marché, des œuvres aussi solidement construites, pensées et écrites que celles de nos anciens « plateaux » désaffectés.

Les raisons de cette situation paradoxale ne sont pas mystérieuses. Chaque jour, un incident nouveau vient nous prouver que la dictature littéraire des metteurs en scène constitue pour notre production nationale, un très grave danger.

Une maison d'édition achète très cher une belle pièce de théâtre ou un roman de haute qualité. Elle ne recule devant aucun sacrifice. En sortant du cabinet directorial avec un portefeuille bien garni, l'auteur célèbre, interviewé par les journalistes qui l'attendent, se montre plein d'optimisme et de confiance.

Il a obtenu tout ce qu'il demandait. Il a les garanties les plus sérieuses de la part de tous les techniciens. Il surveillera lui-même la mise en scène et le découpage de son œuvre. L'écran reflétera fidèlement sa pensée. Le film sera enfin la transposition exacte d'une œuvre d'art.

Un mois après paraissent dans les journaux des lettres de protestation indignées du même auteur qui crie à la trahison.

Le metteur en scène a changé son titre, remplacé ses personnages par d'autres, modifié complètement son action, transformé radicalement le dénouement, bref, a fait de l'ouvrage une chose informe sans aucun rapport avec l'œuvre originale.

Dans ces conditions, l'auteur tient à signaler au public qu'il se désintéresse complètement du scénario fantaisiste qu'on prétendait placer sous sa signature. Et c'est ainsi que finissent d'ordinaire ces sortes de collaborations.

Ces jours derniers, Henry Bernstein lui-même, malgré sa haute autorité et son énergie personnelle, s'avouait publiquement vaincu dans cette lutte inégale contre un metteur en scène tout puissant bien décidé à n'en faire qu'à sa tête.

Et voilà pourquoi nous avons en ce moment tant de scénarios absurdes, tant d'anecdotes banales, tant de situations interchangeables et tant de dialogues d'une pauvreté lamentable. Il faut absolument sortir de cette impasse qui met en péril l'avenir de la cinématographie française.

En attendant que les auteurs dramatiques et les romanciers soient arrivés à imposer leur autorité dans nos studios — après avoir, bien entendu, acquis une compétence cinématographique inattaquable — je crois que la musique pourrait utilement venir au secours de nos éditeurs.

Le moment est venu où les progrès des instruments enregistreurs et reproducteurs permettent de servir utilement les chefs-d'œuvre de notre art. Qu'attend-on pour entrer dans cette voie ?

On nous répondra qu'on a fait des essais de ce genre dans l'opérette, mais ce n'est pas parce qu'on a mal traité quelques jolies partitions de musique légère sans obtenir un succès matériel que l'on peut décréter que la formule ne vaut rien. Le coup n'était pas régulier. Ici encore, les musiciens qualifiés n'avaient pas eu voix au chapitre.

Me direz-vous également pourquoi les très belles réalisations chorégraphiques du répertoire moderne ne sont pas recueillies en ce moment par nos écrans. Les spectacles de danse que l'on nous offre à chaque instant sont parmi les plus beaux du théâtre moderne. Pourquoi ne les fixe-t-on pas sur la toile avec les pinceaux de la lumière ?

Pourquoi n'aurions-nous pas à l'écran la merveilleuse série des réalisations de Clotilde et Alexandre Sakharoff ? Pourquoi n'offre-t-on aux foules l'incomparable Argentinna ? Pourquoi les Danses du *Prince Igor*, le ballet de *La Péri*, le *Festin de l'Araignée*, *Daphnis et Chloé*, le *Petit Elfe Ferme l'Œil*, l'*Oiseau de Feu*, *Pétrouckha*, le *Spectre de la Rose*, *Shéhérazade*, les *Sylphides* et tant d'autres chefs-d'œuvre rythmiques et plastiques dont le succès populaire serait foudroyant ne figureraient-ils pas dans nos programmes de cinéma au même titre que les pauvres vaudevilles fatigués, les comédies mondaines à adultère dont le public le plus accommodant commence à avoir la nausée ?

Jusqu'ici les raisons techniques s'opposaient à de telles réalisations. Mais désormais ces raisons n'existent plus. L'heure est donc venue de réaliser ces vœux parfaitement raisonnables. Et de cette façon, la musique viendrait, pour la seconde fois, rendre au cinéma d'inappréciables services.

EMILE VUILLERMOZ.